

Corinne Luxembourg
Maître de conférences en géographie
EA 2468 DYRT – Artois
Univ. Lille Nord de France
9 rue du Temple
62000 Arras

Evolution de la ville ouvrière : image des rapports spatiaux ville-usine
A propos de la fresque creusotine de Bernard Morot-Gaudry

Cette fresque est indissociable de l'histoire industrielle du Creusot, mais aussi de l'histoire de la ville industrielle, de la ville-usine. Elle constitue un élément central de jonction des temporalités de la ville-usine et des contextes culturels, symboliques, géographiques. Elle est aussi un matériau de recherches, une représentation passée par le prisme de l'interprétation scientifique.

I. Contextes géographiques et historiques

Le tissu urbain du Creusot est comparable à celui d'autres villes-usines dont l'urbanisme est particulièrement marqué par le paternalisme. L'habitat est organisé autour des ateliers de production. Les quartiers se sont développés de façon très dépendante de l'entreprise centrale. Jusqu'en 1984, l'Usine constitue le centre de l'agglomération et l'organise géographiquement en fonction de différents ateliers : laminage, forge, usinage, etc.

La fresque dont nous parlons est située au centre de la ville, au cœur de l'ancienne enceinte de l'usine Creusot-Loire, rue du Président Wilson bordée de part et d'autre par les entreprises Industeel et Thermodyn, issue du démantèlement de l'entreprise originelle. Cette rue était l'un des axes de circulation principaux à l'intérieur de l'entreprise.

Son appropriation sociale et civile par la population, après son ouverture au public, a pris une tournure symbolique. La fresque, aujourd'hui choisie pour être conservée, s'inscrivait, à sa création, dans une suite de murs peints évoquant le démantèlement, les activités de production, la contestation des salariés et les revendications.

Lorsqu'intervient en 1984 le démantèlement de Creusot-Loire, alors que les débouchés de la production étaient toujours assurés, le monde ouvrier, puis l'ensemble de la population creusotine s'approprie la ville et l'espace usinier en manifestant. L'appropriation de ce nouvel espace se traduit par l'ouverture à la population « civile » de la portion de rue du Président Wilson. Les Creusotins peuvent depuis utiliser cette portion du réseau viaire qui était jusqu'alors privée et utilisée dans le cadre de l'Usine.

Il s'agit de l'un des derniers épisodes de la déterritorialisation que le Groupe Schneider et sa filiale Creusot-Loire ont entamé à partir des années 1970.

On assiste, selon J.-P. Frey à « *l'émergence d'une contradiction entre ces deux forces productives industrielles que sont le capital et l'urbain. L'un joue de son aptitude à s'abstraire des lieux sous sa forme financière. L'autre, comme force productive territorialisée, ne peut qu'en appeler à la mise au travail et à profit des capitaux incorporés par les producteurs ou objectivés dans les machines, par un appel à l'investissement, la délocalisation ou la resocialisation des rapports de production* ». C'est aussi l'enjeu qui se pose dès 1984 à travers la politique des pôles de conversion qui doit permettre la création d'entreprises nouvelles et d'emplois.

Elle est accompagnée de dispositifs destinés à améliorer l'environnement des activités de production dont l'objectif final est de créer des conditions structurelles propices à un nouveau développement des zones concernées.

Au Creusot, la politique des pôles de conversion s'illustre par l'implantation d'une usine de la SNECMA en lieu et place des premiers hauts-fourneaux dans la plaine des Riaux, en contrebas de l'usine et de la rue où se trouve la fresque qui nous occupe ici.

Le Creusot est marquée par une mono-industrie liée à une mono-usine, celle des Schneider, devenue la Société des Forges et Aciéries du Creusot en 1949, puis Creusot-Loire après la fusion en 1970 avec la Compagnie des Aciéries et Forges de la Loire. L'entreprise et ses activités ont été segmentées après le démantèlement de 1984 et la suppression de 3000 emplois.

Même s'il ne s'agissait pas d'une entreprise à capitaux nationaux, la production était dépendante des grandes commandes de l'Etat : gros forgés pour les centrales nucléaires, motrices et wagons pour le TGV par exemple, ce qui a permis la création de certaines entreprises par d'anciens salariés, devenant pour quelques-unes sous-traitantes pour des activités des plus grandes.

Néanmoins, si l'activité de production s'est réorganisée et perdure, l'épisode du démantèlement est un moment traumatique de l'histoire creusotine.

Pour ce qui nous occupe ici la fresque ne présente pas à proprement dit le travail, mais la réaction d'hommes et de femmes privés de travail. L'unité dans le rouge des salariés renforce l'unité de l'action syndicale et la cohésion des acteurs dans la revendication pour le maintien de l'emploi.

Alors que d'autres fresques moins illustratives du mouvement des salariés et des manifestations exposent plus clairement le travail, notamment autour du marteau-pilon qui reste un symbole de la ville et de sa production.

II. Temporalités et symboliques

L'intérêt de parler de cette fresque ici, c'est qu'elle parle du travail, qu'elle est produite dans un contexte lié très fortement aux luttes ouvrières, mais aussi parce qu'elle est représentative des différentes temporalités de la ville industrielle.

En présentant la motrice TGV, elle parle des spécificités de production creusotines. Toutefois elle présente avant tout le temps de la mobilisation intersyndicale pour le maintien de l'emploi de production au Creusot. L'on connaît donc le traumatisme qui se traduira aussi par un refus des nouvelles générations à se former aux métiers industriels employant encore une part importante de la population active au lieu de travail.

L'expérience du démantèlement par la génération des parents induit alors un décalage important entre l'offre d'emploi et la formation de la population active. Cette inadéquation ne permet pas de réduire le taux de chômage de la population active.

Autre temporalité présente à l'évocation de cette fresque est celle du témoignage. Cette fresque porte un récit, celui permettant la transmission du moment historique dans la mémoire collective. Elle permet le passage de la représentation-récit à l'inscription de l'événement dans le temps long de l'histoire de la collectivité.

L'étape suivante constitue la procédure de patrimonialisation du témoignage. Elle se matérialise par la décision de sauvegarde puis par la volonté de rénovation de la fresque par la municipalité. La décision de ne rénover que cette fresque est importante.

Elle est l'une des œuvres parmi les plus réalistes, et la seule représentant à la fois l'un des produits spécifique, conçu comme une fierté, la locomotive, et la mobilisation de la population. Elle est symbolique de la volonté de valoriser l'identité ouvrière de la ville.

2013 doit en effet voir à la fois la rénovation de la fresque dite historique et la réalisation d'une seconde lui répondant quelque 30 ans plus tard. Cette démarche résulte d'un double constat : celui d'une filiation de la patrimonialisation industrielle formalisée pour la première fois au Creusot

comme nécessité de la sauvegarde de l'identité, celui aussi du risque d'une amputation de l'identité territoriale.

Les impacts du processus de désindustrialisation sur le territoire et l'identité collective suivent ces différentes temporalités. Le premier temps est celui des unités de production. Les conséquences directes se lisent bien sûr dans le tissu urbain et le tissu social.

Ce premier temps est celui du vide et de la négation des savoir-faire, des identités ouvrières. Spatialement ce sont des friches industrielles : des espaces parfois centraux comme dans les villes-usines comme Le Creusot, comme les communes minières. Elles sont de profondes cicatrices urbaines. Socialement le rythme se double. Il est économique, marqué par la perte d'emplois nombreux et la diminution des ressources du territoire concerné. Il est aussi démographique : la majorité des villes industrielles souvent marquées par une mono-activité sont des villes qui rétrécissent.

Le deuxième temps serait celui de l'hémorragie démographique. L'identité de ces territoires suit ces temporalités. L'identité, l'appropriation sont paysagères, sonores, elles sont celles d'une production autant, sinon plus, que celle d'une ville : le marteau-pilon est ainsi moins l'emblème de la technologie des Schneider que du Creusot.

Cette fresque est de la même façon entrée pleinement dans l'identité collective creusotine.

La désindustrialisation signifie bien entendu la fin de la production, mais avec elle le silence, la fin de relation à la production, la perte de l'imaginaire collectif et la défiance vis-à-vis du territoire attaché à cet imaginaire. Le choix des orientations des jeunes dont les parents ont subi ou subissent de plein fouet la fin de l'activité, la remise en cause de leur industrie est majoritairement tourné vers les métiers du tertiaire. Cet ensemble de temporalités modifiant considérablement les espaces vécus donne lieu à une première interaction entre identités et territoires. La remise en cause de l'identité ouvrière, de l'appartenance à une entreprise, participant de l'amputation déjà mentionnée. L'enjeu de l'intervention des acteurs publics et privés est de constituer une nouvelle identité attractive.

La patrimonialisation intervient pour ses territoires industriels comme un retour de fierté de l'identité industrielle. La question de la sauvegarde du bâti et de l'outil industriels ne s'est posée que récemment.

La réaction immédiate la plus fréquente à la désindustrialisation s'est traduite par la destruction des usines en friches et la volonté de faire disparaître toute trace de l'économie industrielle de la ville qui venait d'échouer et d'importer avec elle de nombreux emplois. Sauvegarder l'héritage industriel après la tertiarisation, c'est une forme de réappropriation de l'histoire et des savoir-faire.

Les territoires industriels sont parmi les plus bouleversés. Leurs friches présentent de réels enjeux. De façon inédite, ils offrent la possibilité de reconstruire la ville sur la ville, de reconstruire des identités.

III. Un matériau du travail de recherches

Cette photographie a été prise en février 2007 dans le cadre des recherches de mon travail de thèse. Elle a une multiple vocation. Elle est utilisée comme un élément de récit collectif d'un événement structurant de l'histoire industrielle creusotine.

Elle est un témoignage et parle à travers la présentation que m'en ont fait d'anciens salariés de Creusot-Loire, pour qui elle fait écho à du vécu et à la transformation de l'espace vécu du travail et de l'organisation de la ville.

Cette fresque impressionnante par la couleur massive et sa longueur est bien sûr présentée ici par le prisme d'une réinterprétation dans le travail de recherche. Elle est l'un des rares exemples de fresque commémorative/revendicative. On connaît d'autres exemples d'œuvres d'art présentes dans l'espace public évoquant le travail industriel et sa fin. Par exemple à Ivry-sur-Seine, le Nocturlabe ou l'Oblique haute.

A Gennevilliers, l'installation de la Presse Bliss évoque plutôt le marteau pilon.